

CULTE OU RENCONTRE HEBDOMADAIRE DE L'ÉGLISE LOCALE ?

Bernard HUCK

Les mots sont des outils, mais il deviennent parfois, comme il arrive aux outils, des pièges.

Est-ce le cas du mot culte, que les protestants, refusant de dire « la messe », emploient traditionnellement pour leur rencontre hebdomadaire principale ? On n'y pense plus, mais le mot convient-il en vérité ? Ou bien dévierait-il imperceptiblement les attentes et les pratiques ?

Il fallait y aller voir. Bernard HUCK, professeur de théologie pratique à la FLTE l'a fait. Nous reproduisons le texte, à la fois vivant et rigoureux, qui livre le butin de son enquête, d'abord présenté comme la leçon d'ouverture de l'année académique 1994-1995, le dimanche 16 octobre 1994.

Culte ou rencontre hebdomadaire de l'Église locale ? Pourquoi poser cette question ? Le culte n'est-il pas cette réunion hebdomadaire privilégiée de l'Église locale ?

Aucune question n'est innocente, comme vous le savez fort bien. Certaines sont même des thèses, une manière d'affirmer clairement son point de vue tout en semant le doute. D'autres sont stratégiques, elles déstabilisent l'adversaire avant de lui asséner une vérité à laquelle il n'hésitera pas à se raccrocher. Un peu comme le « Dieu a-t-il réellement dit ? » du serpent ancien. Que Dieu me garde d'une telle manière de faire, si tristement célèbre !

Non, cette question reste pour moi une vraie question, c'est-à-dire une question ouverte, car elle relève de l'infinie complexité des situations pratiques où il n'y a ni solution toutes faites, ni problèmes résolus une fois pour toutes.

La rencontre hebdomadaire de l'Église locale est-elle, doit-elle être un « culte » au sens « d'hommage religieux rendu à la divinité » - comme le définissent certains dictionnaires - d'offrandes, de louanges apportées à Dieu par les fidèles rassemblés, et cela, par des chants, des prières, des rituels appropriés ? Le fait même que ce mot se soit imposé pour désigner le service religieux protestant ne cesse de m'intriguer. Il ne s'agit pas, comme nous venons de le dire, de répondre d'une manière péremptoire et définitive à cette question, mais de l'éclairer. Cela rendra peut-être service à ceux qui, à juste titre, se préoccupent de cette rencontre si importante du dimanche matin.

Dans ce but, je vous propose une démarche en trois temps : tout d'abord bien poser le problème ; ensuite partir à la recherche de normes et principes, puis tenter de les appliquer aux situations particulières.

1. Le problème

Il me semble être de deux ordres : pratique et méthodologique.

(a) Le problème pratique

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, le culte du dimanche matin reste la rencontre la plus importante de l'Église locale, en contraste parfois affligeant avec les réunions de semaine. C'est

la rencontre la plus nombreuse, la plus ouverte aussi, la plus riche, une richesse d'ailleurs un peu lourde à porter par les responsables. Il faut y concentrer presque toute la vie de l'Église locale dont elle constitue souvent une sorte de vitrine : qualité de la prédication, de la musique, de la liturgie, des prières, des lectures ; difficulté du temps des annonces et de la collecte (pourtant vitale...) ; souci constant du ou des rituels, des problèmes matériels (chauffage, ventilation, éclairage), sans compter la grande importance des contacts avant et après le culte. Si le tout se couronne d'invitations à la table pastorale et d'une série de rencontres le dimanche après-midi, il y a de quoi épuiser le plus robuste des pasteurs. Mais les paroissiens ne sont pas en reste. Le culte est souvent pour eux le moment spirituel le plus intense de la semaine où de fortes satisfactions peuvent se vivre comme aussi de grandes frustrations !

Cet état de fait se double depuis quelques dizaines d'années de remises en question, plus ou moins profondes, auxquelles personne n'échappe. Les réformes liturgiques de Vatican II dans les années 60⁽¹⁾ ont bouleversé bien des catholiques et scandalisé un certain nombre qui n'ont pu les accepter⁽²⁾. La lame de fond du mouvement (certains disent « le renouveau ») liturgique dans les Églises protestantes a provoqué de multiples réformes, refontes, révisions dans les textes, les rituels, les cantiques, les objets, les bâtiments et même les vêtements⁽³⁾. A l'opposé, certains cultes se sont complètement sécularisés.

Nos milieux évangéliques ne sont pas épargnés par ces remises en question. Quelle différence entre les cultes de mon enfance et ceux d'aujourd'hui ! La multiplication des intervenants, la diversification des actes, les changements d'attitudes, de dispositions dans l'espace, tout cela est considérable. Les instruments de musique sont plus nombreux, le théâtre a fait son apparition, les femmes montent en chaire, les jeunes se manifestent, les chapelles se décorent. Mais surtout, la louange prend plus de place. Elle s'exprime en mélodies attrayantes rythmées, dites modernes. Des groupes spécialisés, quelquefois accompagnés d'orchestre mènent l'assemblée. Cette louange apparaît souvent en rupture avec l'hymnologie traditionnelle, repousse parfois la prédication en queue de culte. Lorsqu'on circule d'Églises en Églises, d'un extrême à l'autre, on a l'impression d'un bouillonnement, impression souvent positive, parfois négative, mais qui ne laisse pas sans inquiétude.

Qui a raison, qu'est-ce qui est bien et bon devant le Seigneur ? Faut-il emboîter le pas à l'enthousiasme charismatique ou au solennel réformé ? Au dirigisme ou à la spontanéité des groupes informels ? Faut-il fouiller les vieux trésors liturgiques ou susciter sans cesse la nouveauté ? Au-delà des formes, qu'est-ce que le culte ? Que devrait-il s'y passer ? Où trouver la réponse à ces questions ?

(b) Le problème méthodologique

La réflexion sur le culte, menée un peu partout, pose en effet le problème des méthodes. Comment s'y prendre, et par où commencer ?

(i) Beaucoup adoptent une méthode inductive : on part de ce que l'on vit dimanche après dimanche, ce que l'on ressent, ce qui nous semble bon ou mauvais, ce qui nous manque, ce qui pourrait être amélioré. Cette méthode est stimulante, elle mobilise, mais a ses limites. De quel droit ce que nous ressentons, nos avis, nos opinions même spirituelles, s'érigent-ils en norme ? Des limites sont très tôt atteintes, ne serait-ce que par la multiplicité des avis.

(ii) Adoptant une méthode plus déductive, plusieurs envisagent un retour aux sources. Il

(1) Cf. Aimé Georges Martimort, *L'Église en prières*, introduction à la liturgie (Paris : Desclée, 1983), p. 88ss.

(2) Ainsi, le schisme de Monseigneur Marcel Lefebvre et des traditionalistes des années 70.

(3) Sur sa lancée du fameux *Traité de liturgie* de Richard Paquier (Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1954), et le très représentatif J.J. Von Allmen, *Célébrer le salut, doctrine et pratique du culte chrétien* (Genève, Paris : Labor et Fides, Cerf, 1984), 297 p.

s'agit de retrouver ses racines, à l'origine des traditions ecclésiastiques, traditions que les aléas de l'histoire, l'usure du temps, les personnalités, ont abîmées. Mieux encore, et pourquoi pas, apporter sa pierre à la construction si laborieuse d'un œcuménisme visionnaire. Avant la Réforme du XVI^e siècle, avant le schisme d'Orient au XI^e, au temps même des grands conciles œcuméniques des IV^e et V^e siècles, il y avait des formes liturgiques communes à toute la chrétienté. Les retrouver, les pratiquer, c'est plonger ses racines dans un terreau riche et sûr⁽⁴⁾ ! Certes, les perles, les bijoux ne sont pas rares dans ces liturgies anciennes, leurs qualités et leur beauté transcendent les cultures et les siècles. Mais il ne faut pas ignorer que l'espérance d'une forme de culte commune à tous les chrétiens de ces temps éloignés est une utopie⁽⁵⁾. Le problème qui se pose à nous aujourd'hui était déjà le leur.

(iii) Le retour aux sources qui doit être le nôtre, à nous évangéliques, c'est le retour à la sainte Écriture, la Bible, parole de Dieu. Et cela non seulement par vision de sa pureté primitive, mais surtout de son autorité. Le « il est écrit », qui retentit si souvent dans les textes, s'impose à nous au milieu des fluctuations et des incertitudes d'aujourd'hui comme un phare dans la tempête.

Mais c'est là que les problèmes surgissent. Qu'est-ce que la Bible, le N.T. en particulier, dit d'explicite sur le culte chrétien ? Très peu. Contrairement à bien des fondateurs de religion, Jésus n'a rien laissé de précis à ce sujet. Les quelques témoignages que nous avons sur *les réunions de l'Église dite primitive*, dans les Actes et les Épîtres, sont peu nombreux, partiels et posent des problèmes d'exégèse. Ils ne sont d'ailleurs jamais présentés comme normatifs, comme des modèles. En quoi le seraient-ils ? Ces hommes et ces femmes étaient limités et pécheurs comme nous. Ils ont agi au mieux dans leur situation. L'intérêt de leurs pratiques est leur proximité de la source : Jésus et les apôtres. Mais cela ne les rend pas infaillibles. Quant aux *quelques textes didactiques*, ils répondent à des problèmes spécifiques, localisés, ainsi les débordements charismatiques de 1 Corinthiens 11 à 14. On ne peut d'emblée, sans autre, les décontextualiser et leur donner une portée universelle.

Alors, que faire ? Il nous faut de toute façon trouver des normes. L'Écriture telle quelle, est pour nous l'autorité. Son examen nous invite à entrer dans notre 2^e mouvement.

2. Le retour à l'Écriture

Il ne s'agit pas de refaire tout le travail des biblistes. C'est une œuvre considérable et qui demande des compétences précises. Mais nous devons recueillir le fruit de leurs travaux et en faire une sorte de *synthèse utile* qui répondra à notre préoccupation : trouver des normes, des principes, pour conduire les rencontres de l'Église, et particulièrement celle du dimanche matin.

La masse des données est énorme ; nous n'y jetterons que trois coups d'œil.

(a) Le premier concerne le choix du vocabulaire employé par le N.T. pour évoquer les réunions de l'Église.

Les mots sont des outils, et les outils ne sont pas neutres. Les ateliers d'artisans, autrefois, étaient tapissés de dizaines d'outils différents, chacun approprié à une tâche précise dans une situation précise. Or, et cela est frappant, les mots choisis par les auteurs du N.T. pour décrire les réunions de l'Église n'appartiennent pas d'abord à l'univers du culte.

(4) C'est la conviction de Paquier, de JJ. Von Allmen (op. cit.) et Bruno Burki, *L'Assemblée dominicale. Introduction à la liturgie des Églises protestantes d'Afrique. Immsee, Nouvelle revue des sciences missionnaires* (Supplementa, vol. XXV, 1976), 200 p.

(5) Cf. Bernard Reymond dans sa recension de l'ouvrage de James F. White *Protestant Worship. Traditions in Transition* in ETR (1991/4), p. 570.

Ainsi, les verbes *latreuô* (rendre un culte) ou *proskunéô* (se prosterner), largement employés pour le culte rendu à Dieu dans le temple (He 8 et 9), ou le culte céleste dans l'Apocalypse (Ap 19.10 ; 22.9), le culte rendu à Dieu en général (Ph 3.3), ne sont jamais utilisés pour les réunions de l'Église, sauf une fois, dans 1 Co 14.25, où un non-chrétien, subjugué par les prophéties faites à son sujet, réagit ainsi. La fameuse parole de Jésus à la Samaritaine : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jn 4.23-24), quoi qu'on en dise, ne fait pas explicitement allusion aux réunions de l'Église. Elle évoque un culte spirituel, non lié aux lieux et aux pratiques.

Le verbe *sebadzomai*, souvent traduit par « honorer, vénérer, rendre un culte », n'est lui non plus jamais utilisé à propos de l'Église.

La racine verbale privilégiée, *leitourgô*, qui a donné « liturgie », évoque à l'origine, comme chacun sait, un service civil, exercé en faveur du peuple d'une ville, par quelqu'un de fortuné : organisation des fêtes, secours sociaux, armée⁽⁶⁾. Paul l'emploie largement à propos des autorités (Ac 13.6), de son ministère (Rm 15.16 ; Ph 2.17), de la collecte (Rm 15.27). Il est utilisé pour le service du temple (Lc 1.23), et une seule fois à propos des rencontres de l'Église, dans Actes 13.2, et encore, d'une façon peu claire. S'agit-il de la prophétie et de l'enseignement mentionnés au v. 1, ou du service général de ceux qui sont cités dans ce v. 7, dans ou hors des réunions de l'Église ?

On a donc bien l'impression que si ce vocabulaire est utilisé à propos de la vie et du service chrétiens, il est comme soigneusement évité en ce qui concerne les rencontres de l'Église. Crainte de mettre en cause le service du temple ? Spiritualisation du culte ? Nous reviendrons sur cette interrogation.

(b) La théologie des pratiques de l'Église primitive

Un second coup d'œil nous conduit à considérer ce que faisaient les chrétiens du N.T. quand ils se réunissaient. Non pas pour y trouver des modèles, mais pour nous demander quelles convictions, quelles doctrines les conduisaient à agir ainsi. Des faits rapportés par l'Écriture ressort donc une certaine théologie, et c'est cette théologie qui nous intéresse.

i) *Que faisaient les chrétiens quand ils se réunissaient ?*

Dans un article remarquable de la revue *Churchman* (1985), Howard Marshall⁽⁷⁾, professeur d'exégèse du N.T. à Aberdeen, constate un triple mouvement dans les textes qui évoquent les réunions de l'Église. Tout d'abord un *mouvement des hommes vers Dieu*. C'est le culte rendu à Dieu, à proprement parler : louanges, actions de grâce, prières. Mais quand les chrétiens se réunissaient, se produisait aussi, voire surtout, un mouvement inverse : celui de *Dieu vers les hommes*. Dieu agissait en leur faveur par des miracles, des dons spirituels ; le Saint-Esprit parlait à l'Église, les charismes s'exerçaient à travers les ministères. Dieu parlait par l'Écriture qui était lue et commentée par les docteurs, par les prophéties. Ce n'est déjà plus un « culte » au sens propre du terme. Et il ne faut pas ignorer un troisième mouvement, tout aussi manifeste ; horizontal, *des hommes vers les hommes* : les charismes étaient pour l'utilité commune, l'action pastorale un ministère fondamental, les secours matériels étaient rassemblés, l'Église s'édifiait. Ce triple mouvement formait une sorte de triangle qui frappe par son équilibre, et oblige à comprendre le caractère « cultuel » de ces rencontres dans un sens très large.

Où placer dans ce cadre le baptême et la Cène ? C'est la Cène qui est en relation avec les réunions de l'Église, mais, semble-t-il, dans le cadre des repas communautaires, si caractéristiques de l'Église des deux premiers siècles. En elle se reconnaît le mouvement horizontal (discerner « le corps » : l'Église) mais aussi le mouvement vertical (confession de foi, l'action de grâce) et le mouvement du haut vers le bas (« donné pour vous », « nouvelle alliance »). La richesse de ce rituel

(6) Article (*leitourgéô*) in Spicq, *Lexique théologique du Nouveau Testament* (Fribourg et Paris : Editions universitaires de Fribourg et Editions du Seuil, 1978), p. 899ss.

(7) I. Howard Marshall, "How far did the early Christians 'worship' God ?", in *Churchman*, vol. 99 n° 3 (1985), p. 216-229.

qui « fait mémoire » est remarquable, comme centrale. Et pourtant, jamais les textes, ni par leur nombre (très restreint), ni par leur caractère, ne présentent la Cène comme centrale dans la rencontre chrétienne.

ii) Les quatre piliers d'Actes 2.47

Parmi tous ces textes, Ac 2.47 me paraît important. Le jour de la Pentecôte, au jaillissement de l'Église, presque brutalement, le récit nous apprend comment les chrétiens ont organisé et poursuivi leur vie commune. Ces quatre piliers de la pratique chrétienne primitive : enseignement des apôtres, communion fraternelle, fraction du pain et prières, se retrouvent fidèlement dans les textes postérieurs du N.T., qui témoignent de la vie de l'Église. Ne montrent-ils pas clairement ce qu'était l'Église pour ces premiers chrétiens ? Une communauté qui tout naturellement a jailli en communauté de vie : bourse commune, repas en commun - une communauté d'enseignement, c'est-à-dire de disciples - une communauté fraternelle : la communion de frères et sœurs nouvellement nés de l'Esprit - une communauté messianique, qui célébrait par la fraction du pain la mort du sauveur jusqu'à ce qu'il vienne - une communauté spirituelle, rendant un culte à Dieu par ses prières.

(c) La théologie biblique de l'Église

Je me permets donc d'avancer la thèse suivante : ce qui est en cause dans la réflexion théologique sur les rencontres de l'Église locale, c'est *l'ecclésiologie*, la conception que l'on a de l'Église, théologie qui se concrétise naturellement dans la pratique : la réunion ici et maintenant du corps social qu'est l'Église locale.

Notre troisième coup d'œil sera donc en direction d'une théologie biblique de l'Église.

Le choix même du mot *ekklésia* pour désigner la nouvelle communauté messianique est significatif. C'est, à l'origine, un mot « laïc ». C'est « l'assemblée » des citoyens de la cité grecque qui se réunissent pour gérer leurs propres affaires. Pour revenir dans le monde juif, *l'ekklésia* est une sorte de synagogue (le mot est employé pour désigner l'Église locale dans Jacques 2.2). La synagogue⁽⁸⁾ était une institution fort remarquable au 1^{er} siècle par sa grande variété et son dynamisme. Elle était un lieu de pratiques juives entre le temple et la maison. Un *lieu d'enseignement*, où l'Écriture était lue, expliquée et commentée, un *lieu de prières* et d'actes cultuels divers (la synagogue est souvent appelée maison de prière dans la diaspora), un lieu de rassemblement (la *bêit-knesset*) de vie communautaire où l'on prenait ses repas et où l'on pouvait même loger. Les trois « mouvements », remarqués par Howard Marshall, s'y retrouvent. Il ne fait guère de doute que dans sa conception, ses pratiques, sa vie, la rencontre de l'Église primitive plonge ses racines dans le terreau de la synagogue et des pratiques juives. Les spécialistes insistent sur ce point.

Mais l'Église n'est-elle pas présentée aussi dans le N.T. comme le nouveau temple ? Cela pourrait mettre en doute ce que nous venons de dire. Quelques textes, en effet, vont dans ce sens : 1 Co 3.6 : « N'êtes-vous pas le temple de Dieu ? » et surtout 1 Pi 2.3ss : « Edifiez-vous pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce, afin d'offrir des victimes spirituelles agréables à Dieu par Jésus-Christ ».

Il y aurait là occasion d'un long développement sur le drame du Temple et du sacerdoce au sein d'Israël depuis le retour de l'exil. Nous n'en avons pas le temps. Rappelons cependant⁽⁹⁾ que le Temple, péniblement reconstruit, et qui a même eu ses concurrents en Samarie et en Égypte, avait été souillé, paganisé par Antiochus IV Epiphane en 167. Depuis des siècles, le sacerdoce s'est

(8) Voir à ce propos : J.D. Shaye Cohen, *From the Maccabees to the Mishnah* (Philadelphie : Westminster Press, 1987, [Library or Early Christianity, édit. : Wayne A. Meeks], p. 111-115, et Henri Cazelles, *Naissance de l'Église ; secte juive rejetée ?* (Paris : Cerf, 1968, [Coll. "Lire la Bible", n° 16], p. 61-62 ; Francis Schmidt, spécialiste du judaïsme inter-testamentaire, a aussi quelques lignes suggestives à ce propos, in *La pensée du Temple, de Jérusalem à Qumrân* (Paris : éditions du Seuil, 1994), p. 255-258.

(9) Pour toute cette partie, voir les ouvrages de Cohen, Cazelles et Schmidt, cités à la note 8.

honteusement compromis avec le pouvoir païen conquérant ; il était même installé par ce pouvoir. La naissance des sectes juives, sadducéenne, pharisienne et essénienne constitue autant de réponses à ce drame humain et spirituel. Mais aucune de ces sectes n'envisage la suppression du temple. Même les esséniens, qui ignorent le temple d'Hérode et son sacerdoce, envisagent, semble-t-il, la construction d'un nouveau temple en attendant le temple spirituel que Dieu bâtira lui-même au ciel⁽¹⁰⁾.

La réponse chrétienne, elle, est originale. Les chrétiens n'ont rien contre le temple d'Hérode en lui-même. Ils participent à son culte et à sa vie. Mais sa destruction en 70 ne va pas les traumatiser. Ils savent que le temple véritable, le lieu parfait de la présence de Dieu et de sa rencontre avec l'homme, c'est le Christ. Lui-même l'avait annoncé⁽¹¹⁾. Le temple actuel n'est que l'ombre des réalités, l'épître aux Hébreux l'exprime clairement. Le nouveau temple n'a plus à faire avec un lieu, des pierres, des rituels, des prêtres spécialisés. Le Christ a réalisé tout cela. Du temple, la communauté chrétienne ne retiendra que sa théologie, sa réalité spirituelle : le lieu de la rencontre et de la paix avec Dieu, sa présence. Le sacrifice expiatoire parfait et définitif a été offert à la croix. Les sacrifices que l'on continue à offrir sont spirituels : la louange, l'action de grâce, selon Hé 13.15 - la confession de la foi, mais aussi la libéralité, l'entraide fraternelle. Et nous retrouvons les dimensions de l'Église mentionnées précédemment.

Ainsi, à l'image de l'Église-nouveau temple (peu soulignée d'ailleurs par les textes) se superpose celle de « maison » communauté sociale étroite sous l'autorité d'un père ; une maison où tout doit se faire « pour l'édification » : enseignement, fraternité, repas, prières.

« Que tout se fasse pour l'édification ». Cette fameuse affirmation de Paul dans 1 Co 14.26, et qui semble bien centrale dans le texte, va nous conduire dans notre troisième étape : une réflexion sur nos pratiques, à la lumière des normes et principes qui ressortent de la théologie du N.T. et des pratiques de l'Église primitive.

3. La réflexion sur nos pratiques

L'Église est une communauté vivante. La vie se manifeste par l'immense variété de ses expressions, mais aussi par son harmonie, l'équilibre de l'ensemble.

Les indications très pratiques de Paul dans 1 Co 14.26-40 vont dans ce sens.

(a) Souplesse et richesse

Un grand spécialiste américain, James F. White, dans un livre qui fera date⁽¹²⁾, conclut son étude des différentes manifestations du culte protestant, en faisant remarquer que ce qui le caractérise c'est la grande variété de ses manifestations, sans pour autant que soit remise en cause l'appartenance à un mouvement commun. Cette variété est-elle à déplorer, ou faut-il s'en réjouir comme d'une véritable richesse ?

Elle me semble de toute façon inéluctable, dès l'instant où l'Église est un corps vivant dans des situations historiques, sociales, économiques, voire idéologiques extrêmement variées. Chaque Église locale, chaque union d'Églises, a son histoire, ses drames, ses réveils, ses tensions propres, donc son expression particulière du corps de Christ. La théologie biblique de l'Église a ses normes qu'il faut maintenir absolument : un corps dont le chef, la tête, est le Christ, dont les membres dépendant étroitement les uns des autres forment une fraternité d'amour dans un service mutuel ; une épouse qui se prépare à la rencontre de l'époux dans un élan d'amour. La façon dont cette réalité

(10) André Caquot, "La Secte de Qumrân et le Temple (essai de synthèse) " in *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuse*, vol. 72 (1992/1), p. 3-14.

(11) A la Samaritaine (Jn 4.21ss), à ses disciples (Mc 13.1-2). Voir aussi Mc 15.29 ; Jn 2.18-22 et Ac 6.14. Voir aussi Schmidt, *op. cit.*, p. 250-255 et Marshall, *op. cit.*, p. 224ss.

(12) James F. White, *Protestant Worship, Traditions in Transition* (Louisville [Kentucky] : Westminster/John Knox, (1989).

va être vécue dans la multiplicité des circonstances constitue une dynamique en perpétuel changement, propre à sa vie. Le culte en est un des points de concrétion privilégié.

Les liturgies elles-mêmes ne témoignent-elles pas de ce fait par l'épaisseur des livres qui les recueillent et les proposent ? On tente de faire face à la diversité des goûts, des situations, des sensibilités... tâche impossible ! Les éditions se multiplient, les feuillets s'ajoutent aux feuillets dans des classeurs très vite pleins. Là où le système se veut plus strict, la parole et les rituels fixés, les pratiques ecclésiales réagissent chaque dimanche en une douce mais ferme protestation.

Disons-le « tout de go », le culte n'est pas seulement « cultuel » au sens de « culte apporté à Dieu ». La louange, par les chants et les prières, a sa place ; le rituel, par les gestes et les lectures, aussi ; tout cela est fondamental et traduit notre élan vers Dieu, notre adoration, nos actions de grâce, notre juste reconnaissance de sa sainteté, de la gloire qui lui est due. C'est ce qui fait du culte... un culte ! Mais nous avons aussi besoin que Dieu nous parle, et il le fait de manières très diverses : par la prédication, bien entendu, qui est prophétie et enseignement, non pas rituel sacramentaire, mais aussi par les chants, la lecture de la Bible, la prière d'une sœur, un témoignage, un sourire. Nous avons aussi besoin de communion fraternelle. Le dire ne suffit pas, le chanter non plus. L'intercession est nécessaire, les annonces devraient aller dans ce sens, la collecte, manifester solidarité, générosité, communion. L'importance des échanges après le culte montre que cet aspect de la vie de l'Église fait bien partie de ce que nous appelons « le culte ». Il est dommage que cela se vive quelquefois à l'extérieur, dans le vent et le froid. Les Églises qui offrent une tasse de café après le culte au fond du temple ou dans une salle annexe sont de plus en plus nombreuses.

Évidemment, la plénitude de la réalité de l'Église ne peut se manifester dans sa totalité chaque dimanche matin ; les réunions de semaine gardent toute leur importance. Mais la rencontre hebdomadaire, de tradition millénaire, reste primordiale.

(b) Bienséance et ordre

Si la vie est richesse de manifestations, elle est aussi bienséance, ordre, harmonie, comme Paul le conclut dans 1 Co 14.40 : d'où l'importance du ministère de « présidence » du culte. Certaines de nos Églises évangéliques voient trop souvent dans ce rôle une tâche plus facile que la prédication, une occasion de « lancer » des plus jeunes ou des chrétiens engagés qui pourront plus tard se consacrer à la prédication. Or, ce ministère, qui garantit tout au long de la rencontre l'expression ecclésiale, est difficile ; il demande de multiples dons et une grande maturité spirituelle et humaine. En effet, sous prétexte de variété, il ne s'agit pas de faire « tout et n'importe quoi » - *que tout se fasse pour l'édification*.

Construire une maison n'est pas une mince affaire. Cela représente des tâches variées, certes, mais aussi des compétences précises qui leur correspondent et surtout, une coordination exemplaire et une soumission parfaite au plan de l'architecte. Les « réunions de chantier » périodiques sont indispensables. Ont-elles lieu dans nos Églises ? Et pas seulement entre pasteurs responsables et intervenants dans le culte, mais aussi avec toute la communauté. A-t-elle l'occasion de s'exprimer, comme aussi d'être enseignée à ce sujet ? L'importance et la complexité de la tâche semblent bien l'exiger.

Il ne nous a pas été possible, par le moyen de cette étude, d'entrer dans le détail des pratiques. Nous nous sommes seulement demandé si le mot « culte » convenait à nos rencontres du dimanche matin. Mon impression est que le mot est « piégé », comme l'on dit, en ce sens qu'il risque de nous enfermer, de nous limiter à une expression uniquement cultuelle de l'Église exigeant ses spécialistes et ses rituels fixés ; un mouvement trop exclusif des hommes vers Dieu, lui apportant leur hommage et leurs offrandes. Or, Dieu lui-même, aussi, surtout, nous apporte beaucoup dans le culte et agit. Nous nous apportons aussi quelque chose les uns aux autres. Faudrait-il alors supprimer le mot « culte » ? Mais quel autre choisir ? Je n'en vois pas. À moins de revenir à l'expression antique, entendue dans mon enfance dans les assemblées mennonites traditionnelles : « aller à l'assemblée » ; il n'était jamais question d'aller au culte. Après tout, l'assemblée, c'est l'Église qui se rassemble en un lieu et à un moment donné.

Une dernière remarque pour terminer. Il n'est pas sans importance que le nom employé pour désigner le premier lieu cultuel d'Israël, dans le désert, ait été « tente de la rencontre » (Segond avait traduit « d'assignation »). Cette tente n'était pas un simple lieu de réunion, ni non plus uniquement un temple. C'était le lieu de la rencontre de Dieu avec son peuple, un peuple racheté, sauvé et qui se reconnaissait comme tel en se rencontrant à l'entrée de cette tente. Nos cultes, nos rencontres, continuent à exprimer l'infinie richesse de cette réalité, à la gloire du Dieu Sauveur, Seigneur, et qui revient.

Bernard HUCK